

*D'Haïti au Québec :  
à travers le regard d'un exilé*





# **D'Haïti au Québec : à travers le regard d'un exilé**

réalisé par

BERTRAND Cassie, BORDELEAU LAMBERT Luka,  
CORNILLEAU Madeleine, FORTIN Mathis, GOYETTE Maurice,  
OBERBERGER Marius et SIMONATO Antoine

Montréal, 2024



# Préface

## **Motivation de notre projet :**

À l'occasion de la commémoration du 50e anniversaire de la crise de déportation des réfugiés haïtiens au Québec à l'automne 1974, aussi connue sous le nom de la « crise des 1 500 », ainsi que du 220e anniversaire de l'indépendance d'Haïti, il nous semblait important de diffuser l'histoire de cette communauté significative de Montréal.

En outre, il existe un réel enjeu à mettre en lumière l'histoire des communautés ethnoculturelles marginalisées et racisées. Elle est encore très méconnue dans les écoles, mais plus généralement auprès du grand public. Cette histoire continue à n'être que peu enseignée dans le programme scolaire, voire tout simplement ignorée. Notre livre illustré a donc pour objectif de pallier ce problème et de la rendre plus accessible à la jeunesse québécoise, ou à toutes personnes désireuses d'en apprendre davantage.

À travers ce récit, nous avons l'occasion d'aborder des thèmes partagés par beaucoup de personnes issues de l'immigration (tels que la difficulté de quitter son pays natal, le racisme systémique et les discriminations ou encore le communautarisme qui en a émergé) afin de faire connaître ce parcours difficile à un public plus large.

Nous espérons donc que le partage d'un témoignage d'une personne issue de la communauté haïtienne de Montréal pourra éveiller les sensibilités d'autrui et faciliter les relations entre les différents groupes ethnoculturels habitant le territoire québécois.

## **Méthodologie du projet :**

Afin de réaliser notre livre illustré, nous avons eu recours à une méthodologie spécifique. Effectivement, nous avons pris le parti de faire de la microhistoire en retraçant le parcours d'un immigrant haïtien en particulier : Jean-Ogé Choute. Il est issu de la seconde vague d'immigration des années 1970 à 1980 et nous a livré son témoignage au cours d'une entrevue. Guidé par nos questions articulées autour de trois périodes majeures de son parcours, il nous a parlé de sa vie en Haïti et les raisons de son départ, son processus d'immigration et finalement, son installation et son quotidien à Montréal.

Son expérience personnelle nous a offert un témoignage précieux, édifiant et authentique que nous avons replacé dans un contexte historique plus large.

Nous avons également utilisé l'approche méthodologique de la *narrative inquiry*. Celle-ci met en lumière l'agentivité des individus à travers leurs savoirs subjectifs (ici, le témoignage de Jean-Ogé), en lien avec les événements historiques qui les concernent.

Puisque les images parlent parfois davantage que les mots, nous avons choisi d'illustrer le récit de Jean-Ogé en mettant en avant le travail de trois jeunes artistes, dont deux issus de la communauté haïtienne. Chacun a un univers qui lui est propre et un style artistique particulier. Ce livre est donc une invitation à découvrir le travail de Luchiano Bienvenue, étudiant en criminologie, de Rhoccilus Choute, étudiant en éducation et fils du personnage principal de notre récit, et enfin de Carla Guillou, diplômée en animation 3D.

## **Remerciements**

Nous tenons à remercier Jean-Ogé Choute, qui a fourni le précieux témoignage sur lequel ce livre est fondé. Nous tenons également à remercier Luchiano Bienvenue, Rhocculus Choute, ainsi que Carla Guillou qui ont grandement participé à la réalisation des illustrations.

Ce livre illustré n'aurait pu voir le jour sans la participation de ces quatre personnes.

## Introduction

Il existe plusieurs raisons expliquant l'émigration massive des Haïtiens au cours des années 1960 à 1980, mais les plus répandues sont d'ordre politique et économique. Tout d'abord, François Duvalier devient président d'Haïti en 1957. Celui-ci s'est présenté à la tête du programme politique « noiriste », un parti ayant pour but de défendre la majorité de la population noire contre l'élite « mulâtre ». Cependant, une fois au pouvoir, Duvalier décide très rapidement d'utiliser le dispositif de sécurité de l'État pour terroriser son peuple. Des bombes sont alors posées tandis que les personnes perçues comme dissidentes au régime sont arrêtées, violées, tuées ou forcées à l'exil.

De plus, le régime autoritaire de Duvalier se renforce au début des années 1960. Effectivement, après s'être autoproclamé président à vie en 1964, il met en place une terreur d'État, écrasant toute forme d'opposition et créant une atmosphère de répression intense. L'accession au pouvoir de Duvalier représente un tournant décisif dans la vie politique haïtienne tout en accentuant des tendances anciennes qui ont mobilisé le pouvoir de l'État contre les intérêts de la population. La violence, la corruption et l'arbitraire deviennent des éléments essentiels à son gouvernement. En effet, lorsque l'appareil étatique et toutes les institutions qui en dépendent sont soumis au diktat d'un chef d'État que personne ne remet en question, le seul critère de participation au sein du système devient l'ambition politique et l'appât du gain. Et qui dit appât du gain, dit corruption et abus. En bref, le lien avec l'État devient le seul moyen d'accumuler du capital. De plus, le contrôle de la population et la répression des dissidents sont notamment rendus possibles grâce aux Tontons Macoutes, la milice personnelle de Duvalier. Intellectuels, syndicalistes, journalistes et autres figures publiques sont forcés de choisir entre se soumettre au régime ou s'exiler. Le climat de terreur instaure un véritable totalitarisme : la liberté individuelle et la liberté d'expression et de la presse deviennent impossibles. La répression politique est telle que des médecins et d'autres professionnels, incapables de travailler en toute sécurité, choisissent de partir à l'étranger.



Ainsi, la véritable force de la brutalité duvaliériste se vérifie par le fait que la violence et la terreur deviennent une caractéristique de la vie quotidienne de la population haïtienne. La première vague migratoire des années 1960 est donc en grande partie le résultat de la persécution politique et de l'instabilité sociale sous Duvalier, contraignant de nombreux Haïtiens issus des classes supérieures de la société à fuir pour sauver leur vie et leur liberté. La deuxième vague migratoire des années 1970 se distingue quant à elle par un profil socio-économique différent. Elle est marquée par des migrants venant principalement de la classe ouvrière et des milieux populaires, souvent peu éduqués et peu qualifiés, qui cherchent à améliorer leur situation économique. L'instabilité politique demeure toujours une raison majeure de départ. Ces migrants partent principalement vers le Canada, particulièrement à Montréal pour des raisons linguistiques, afin de trouver un (meilleur) emploi et ainsi aider leur famille restée en Haïti, en leur envoyant notamment de l'argent.

Au cours de ce récit, nous allons suivre l'histoire de Jean-Ogé Choute, un Haïtien immigré à Montréal depuis 1973.

# La vie en Haïti

*Haïti, 1971.*

François Duvalier vient de décéder, mais son fils Jean-Claude le remplace à la tête du pouvoir, faisant basculer le pays de l'espoir à la désillusion. La répression politique reste sévère et ne laisse aucun répit à Haïti. Le nouveau président dirige avec la même main de fer que son père et, influencé par les gouvernements étrangers et leurs investissements dans le pays, il décide de mettre l'accent sur le tourisme et l'industrie urbaine. La misère, présente depuis de nombreuses années, resserre alors son étau sur un groupe majeur de la population haïtienne : les paysans.

*Le métier de mon père, c'était : il cultivait la terre. À l'époque, tous les gens, ou presque, c'était la terre qu'ils cultivaient pour élever leurs enfants.*



Ces hommes et femmes, labourant la terre avec patience et amour, peinent pourtant à récolter le fruit de leur précieux labeur acquis à la sueur de leur front. Vulnérables à la charge fiscale, épuisés par les exactions des milices locales, les paysans souffrent des frais d'arpentage élevés et voient une eau essentielle à leur travail leur être refusée au profit des cadres du régime duvaliériste. Bientôt, les terres de la région de l'Arcahaie ne tardent pas à être à court de surfaces cultivables et la population paysanne, pourtant si attachée à ce sol nourricier, ploie face aux difficultés et migre massivement vers les villes. La rente foncière élevée et le manque de moyens nécessaires à l'exercice de l'agriculture auront eu raison de ces hommes et femmes dont la faim et l'épuisement sont devenus plus grands que la résilience.



Carlag

Mais les villes n'ont pas beaucoup mieux à offrir. Port-au-Prince est submergée par les nouveaux arrivants, déçus de découvrir une capitale à l'image du reste du pays : accablée par la misère et l'instabilité politique. Le pari industriel de Duvalier est un échec face à cette population qui abonde et qui peine à trouver du travail pour chacun. Le chômage étend son ombre menaçante, touchant même les membres de la petite bourgeoisie, et force de nombreux Haïtiens à survivre plutôt que vivre. Laissés sans aucune solution, les Haïtiens se tournent vers l'économie informelle et acceptent des emplois irréguliers qui les récompensent par un salaire de misère, avoisinant 1 dollar par jour en 1973. Dans un pays où le chômage dépasse largement les 60% au début des années 1970, le désespoir gronde dans le cœur de la population haïtienne, et vient se heurter à la colère de la jeunesse. Une jeunesse qui refuse ce fatalisme et qui veut s'en sortir coûte que coûte, même si cela signifie abandonner tout ce que l'on connaît jusqu'à présent, laisser sa famille et ses études derrière soi. Pour beaucoup de jeunes Haïtiens, émigrer devient plus qu'un simple départ : c'est un acte de survie, un dernier espoir de fuir un avenir sans promesse.

*J'ai quitté le pays très jeune, dans la vingtaine, j'avais 22 ans [...] À cette époque-là, tous les jeunes qui voient qu'il n'y a pas beaucoup d'avenir dans ce pays, ils essaient de quitter le pays pour aller aux États-Unis, Canada, en France, un petit peu partout quoi [...] pour aller chercher une vie meilleure ailleurs. Donc, j'ai quitté Haïti le 7 avril 1973.*



Haïti a été le berceau de leur jeunesse, mais leur vie se fera ailleurs. Pour Jean-Ogé, elle se fera au Québec, et pour beaucoup d'autres également, si bien que 70% des immigrants haïtiens admis dans la province en 1976 ont moins de 30 ans.



HENRI PORT-AU-PRIN



# Le processus d'immigration

Québec, 1973.

Par le hublot de l'avion, Jean-Ogé regarde avec émotions sa terre natale défilier sous ses yeux. Peur, tristesse, colère, excitation, espoir... Il est difficile de pénétrer le cœur d'un immigré et comprendre le tourbillon de sentiments qu'il peut ressentir. Il y a parfois des émois que seuls ceux les ayant vécus peuvent comprendre. Mais les histoires d'immigration sont plurielles, et rares sont celles qui sont identiques. Si la Révolution tranquille des années 1960 a favorisé l'expansion du secteur tertiaire de l'économie québécoise, facilitant ainsi l'immigration d'Haïtiens issus du monde universitaire et des professions libérales, l'histoire de l'arrivée de Jean-Ogé au Québec est quelque peu différente. Parmi les immigrants de 1968, 52,6% détiennent un diplôme universitaire, nombre qui baisse à 16,5% en 1973. Cette seconde vague d'immigration, poussée par l'enlisement d'Haïti dans une situation politico-économique compliquée, est également motivée par une vision populaire, mais irréaliste. Le Québec devient l'Eldorado pour de nombreux Haïtiens qui se l'imaginent comme une terre idéale, aux opportunités professionnelles abondantes et où la discrimination raciale est moins présente. Le désir d'émigrer de Haïti vers le Québec est renforcé par des similitudes culturelles entre les deux pays : chacun a pour langue le français (bien que le créole reste la langue majoritaire en Haïti) et pour religion le christianisme.

*Vous savez, Haïti, c'est un pays francophone à l'époque. Notre langue maternelle, c'était le créole. C'est la langue qu'on parle chez tous les Haïtiens, mais on parle le créole et puis le français. Le français là, c'était la deuxième langue. Et qu'est-ce qu'on aimait, c'est-à-dire les gens de mon âge qui rêvaient de venir au Canada, c'est à cause de la langue française. Ils savent très bien qu'il n'y aura pas trop de difficultés à s'adapter avec la langue parce que c'était un pays francophone.*

Les Haïtiens nouvellement arrivés au Canada vont alors se retrouver à jongler entre les deux langues : le créole étant préféré pour les échanges quotidiens entre les membres de la communauté, et le français pour les contacts plus officiels. Si Jean-Ogé parvient à passer de l'un à l'autre avec habileté, ce n'est pas le cas de certains immigrants qui ne maîtrisent que le créole.

*Vous savez, à l'époque, les gens n'ont pas besoin de visa pour rentrer au Canada dans les années [...] fin 60, même début 70. Les gens venaient et puis en arrivant, à Montréal, tous ceux qui n'ont pas de résidence permanente, quand tu es dans le pays d'origine, tu dois passer par l'immigration. C'est à partir de là, tu remplis un formulaire d'immigration [...]. Et puis, après quelques années, je me suis fait ma citoyenneté canadienne.*

Si Jean-Ogé a bénéficié d'une conjoncture relativement favorable à l'immigration, en novembre 1972 une crise économique conduit le gouvernement canadien à durcir les conditions d'admission. Désormais, les demandes d'immigration ne peuvent que provenir du pays d'origine et il devient impossible pour les visiteurs de faire une demande de résidence permanente. Le résultat est sans appel : un Haïtien ne peut plus entrer au Canada en tant que visiteur et par la suite demander un visa de résidence comme l'ont fait Jean-Ogé et de nombreux autres. La « crise des 1 500 » voit le jour. Elle menace 1 500 Haïtiens d'être expulsés, les piégeant, après un voyage déjà éprouvant, dans un engrenage où la peur et l'incertitude se mêlent à nouveau. Mais d'autres sont passés par là avant eux et connaissent bien l'inconfort de cette situation d'entre-deux ; cette situation où nous n'appartenons plus vraiment à notre pays natal, et pas tout à fait encore à notre pays d'accueil. Alors les organisations haïtiennes se mobilisent et, avec l'appui des médias, font pression sur le gouvernement qui accorde à 55% des personnes menacées, la résidence permanente.

*[...] dans les années où j'arrivais, c'était au début 70, les Haïtiens commencent vraiment à arriver en grand nombre.*





MONTREAL AIRPORT  
1973

Pass  
Host

AIR CANADA

La machine est alors en marche et, si les mesures se sont durcies, la motivation à venir n'a en rien pâli : l'immigration haïtienne au Canada s'intensifie considérablement dans les années 1970. En 1968, 568 Haïtiens sont admis au Québec, en 1974 ce sont 4 865 puis 3 094 en 1976.

*Le moment le plus heureux que j'ai vécu à Montréal, c'est quand j'ai eu mes papiers légaux. Ça, ça vraiment, c'était un processus qui a duré à peu près un an et demi, deux ans. [...] Mais le jour où tu reçois tes papiers, t'es devenu immigrant et c'était une fête. C'était vraiment une fête. À partir de là, tu peux organiser ta vie d'une façon correcte. Si t'as des parents, comme c'était mon cas, mes parents étaient en Haïti. Quand j'ai eu mes papiers légaux là, la résidence, j'ai fait venir mon père, ma mère, mes frères et sœurs.*



Jean-Ogé explique avec une grande justesse ce que représente l'obtention de ses papiers légaux pour un immigré : la chance d'« organiser ta vie d'une façon correcte ». Jusqu'à cet instant, tout est susceptible de voler en éclats, l'immigrant est à l'image d'un funambule, essayant de trouver l'équilibre alors que la menace de la chute est constante. Mais désormais, avec ses papiers, Jean-Ogé peut prendre en main cette nouvelle vie québécoise et cela signifie pour lui comme pour beaucoup d'autres, de faire venir sa famille.

En 1972, le gouvernement canadien crée la loi C-24. Cette loi n'est réellement mise en place qu'en 1976-1977 et elle impose des quotas d'admission pour répondre aux besoins du marché du travail. Désormais, il existe trois types de catégories d'admission : les immigrants indépendants qui sont choisis en raison de leurs qualifications professionnelles ; les immigrants parrainés, souvent de la famille immigrante ; et les immigrants désignés qui sont admis en raison de leur capacité à s'insérer au marché du travail ou s'ils sont en mesure de se faire prendre en charge par des parents à leur arrivée. Avec cette loi, Jean-Ogé et d'autres Haïtiens, désormais installés au Canada, décident de faire venir leur famille, si bien qu'en 1977 ce sont 80% des admissions qui sont faites par parrainage familial. Être séparé de son pays natal est un mal souvent adouci par la présence réconfortante de ses proches.

Bienvenue à Montréal



## La vie à Montréal

Montréal, 1973 à 2024.

*Ce qui m'a choqué, c'était le froid. Ok ? Je venais d'un pays, la température était une température chaude et puis quand tu tombes, des fois, avec 25, 30 centimètres de neige, c'était des choses, vraiment, t'étais pas habitué. C'est sûr et certain, ça fait un choc.*

La neige tombe sur Montréal, et Jean-Ogé contemple la ville s'envelopper d'un froid si étranger à la Perle des Antilles. Il le voit désormais distinctement dans ce paysage d'un blanc immaculé : il a quitté son pays. Mais si le corps est capable de partir, le cœur lui préfère se partager et ne jamais dire totalement adieu.

*Je n'oublie jamais mon pays où je suis né, mais [mon] deuxième pays-là, c'est vraiment le Québec. Donc, je donne la même importance [au] Québec [qu'à] Haïti. [...] [J'ai une] moitié [d'Haïti], en moi, [une] moitié [de] Québec en moi.*

Cinquante et une années sont passées depuis que Jean-Ogé est arrivé à Montréal, mais pourtant son pays natal constitue toujours la moitié de son identité. Et, être un immigré, c'est avoir cette identité un peu hybride où l'on mêle culture natale et culture d'accueil. Alors, quand Montréal se drape d'un épais manteau blanc, on peut apercevoir à travers certaines fenêtres, des Haïtiens et des Haïtiennes, réunis autour d'un plat de griot, disputant une partie de bésigue où les éclats de voix se mêlent aux mélodies de kompa en arrière-plan.

Les appartements prennent alors des allures de centres communautaires dans laquelle la culture haïtienne unit les cœurs parfois esseulés. Loin de leur famille, loin de leur patrie, les Haïtiens ont vite compris qu'un proche n'est pas toujours synonyme de père ou de mère, que c'est parfois un voisin

18 04



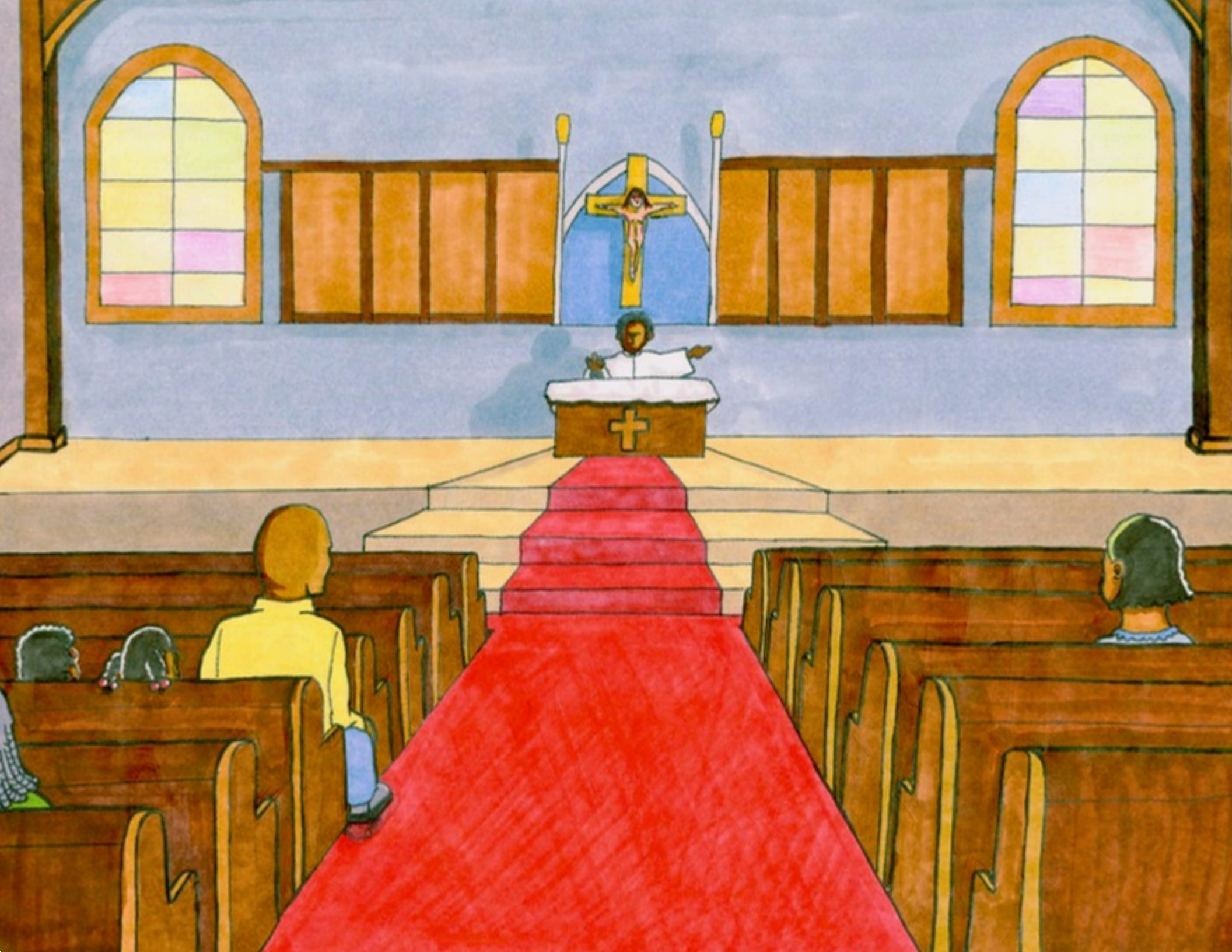
Handwritten signature or initials.

à qui l'on sourit un matin avant d'aller au travail et qui devient, des mois ou des années plus tard, une personne qui s'assoit à votre table lors d'un souper où vous riez et parlez jusqu'au bout de la nuit. Jean-Ogé, comme beaucoup d'autres Haïtiens, a facilité son adaptation dans ce nouveau pays si éloigné du sien par la chaleur apaisante des liens sociaux et communautaires. Si la première vague d'exilés haïtiens dans les années 1960 avait déjà mis en place des institutions comme la Maison d'Haïti afin d'accueillir et aider les futurs immigrants, Jean-Ogé a quant à lui préféré se tourner vers sa foi.

*Je faisais partie d'une organisation d'église. [...] Dans ma communauté, je me suis très impliqué à l'église. [...] J'ai déjà été directeur d'une chorale [et] j'ai été responsable des messes. Après 50 ans, je connais beaucoup d'Haïtiens, j'ai beaucoup d'amis. Et à chaque fois qu'il y a des activités à la communauté, que ce soit des activités mondaines ou religieuses, je suis toujours là, [j'y ai] toujours participé avec des amis. [...] J'ai participé à tout ce qui a trait [aux affaires], pas seulement les affaires haïtiennes.*



Pour beaucoup d'immigrants de la deuxième vague, la vie religieuse qu'ils avaient en Haïti est devenue le point central de leur vie sociale à Montréal. Des initiatives sont prises, comme celle de Paul Déjean et Karl Lévêque, deux prêtres haïtiens exilés à Montréal ayant décidé de créer en 1972 le Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal pour aider les futurs immigrés à s'installer au Québec. Des églises voient le jour et deviennent des lieux de ferveur religieuse, mais aussi de rencontres. Montréal-Nord, qui en compte encore une cinquantaine, est le reliquat de cette foi qui a un jour aidé à cimenter l'identité des Haïtiens-Québécois.



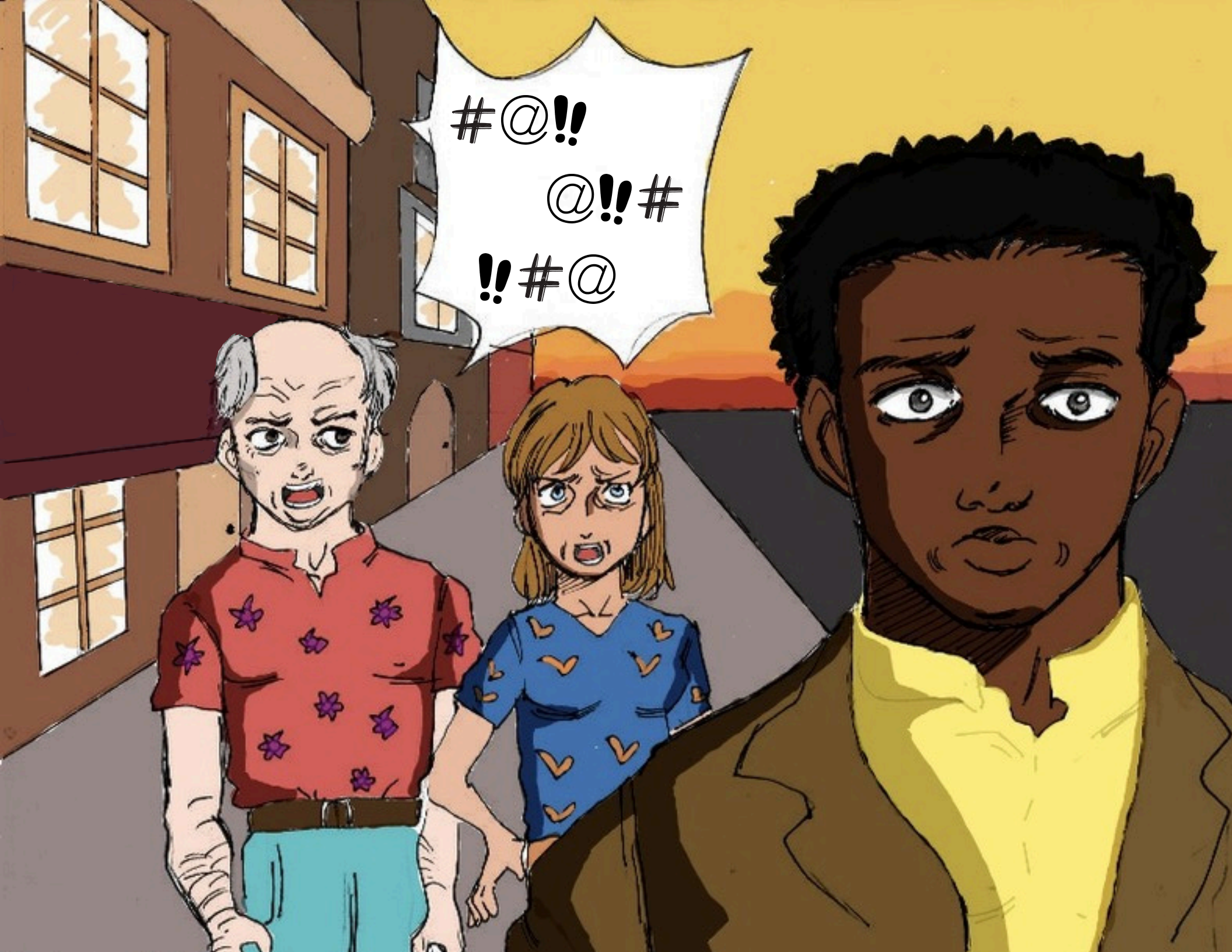
*Je me rappelle à mon arrivée, un jour, je marchais dans la rue. Je me rappelle la rue là comme je vous dis, c'était la rue Saint-Zotique. Mais ce n'était pas dans l'été. Il y avait [un couple blanc], on ne sait pas si c'était [des] Québécois ou d'autres nations. Ils me voyaient marcher dans la rue, sans rien dire, sans poser de questions [et] ils commencent à m'engueuler. Ils m'ont dit : "Qu'est-ce que vous faites là? Qu'est ce que vous faites là? Pourquoi vous passez dans cette rue, là? Qu'est-ce que vous cherchez?" Tout ça. [...] [Ils voient] que j'étais un noir et que j'étais très jeune, donc [cette] réaction, si je peux le dire ainsi, moi je trouve que c'était une réaction maladroite, pour ne pas dire raciste.*



Mais la douceur, apportée par les rires et l'entraide communautaire, rencontre vite l'ombre menaçante du racisme. Jean-Ogé, s'il avait choisi ce jour-là de prendre la rue Beaubien plutôt que la rue Saint-Zotique, aurait peut-être croisé un visage amical. Et c'est là tout le côté pernicieux du racisme : comme un animal sauvage, il est imprévisible et peut surgir à tout moment, forçant sa victime à être sur ses gardes et à n'avoir jamais l'esprit pleinement tranquille. Si des Québécois blancs sourient aux Haïtiens, d'autres les regardent avec dédain, lançant avec véhémence qu'ils sont trop nombreux et n'ont qu'à retourner dans leur pays.

*À l'époque-là, c'était vraiment vraiment facile de trouver de l'emploi et puis quand je suis arrivé, donc quelques jours après, pour ne pas dire, même deux semaines, j'ai trouvé un emploi. [...] J'ai travaillé dans la manufacture, l'industrie. Je travaillais dans une compagnie de métal comme responsable et chef d'équipe. À l'époque, le salaire minimum là, c'était un dollar quatre-vingt-cinq. Okay ? Et puis, j'ai commencé à travailler, on habitait, on était trois. On avait un appartement à payer, on payait cinquante dollars le mois pour l'appartement.*





#@!!

@!!#

!!#@

Mais Jean-Ogé l'a dit : s'il est venu au Canada, c'est dans l'espoir d'une vie meilleure. Alors, face aux insultes ou aux regards trop lourds à soutenir, il continue son chemin, le cœur parfois meurtri, mais la motivation toujours intacte. Et cette motivation paie : Jean-Ogé trouve du travail en moins d'un mois dans la manufacture. Nombreux sont les Haïtiens qui trouvent du travail dans ce secteur, mais aussi en tant que chauffeurs de taxi ou encore dans le domaine de la santé. Face au choc pétrolier de 1973, ils apparaissent comme une main-d'œuvre opportune dans la crise économique que traverse le Québec. Ces métiers n'offrent pas de salaires mirobolants, et les Haïtiens, comme Jean-Ogé, sont nombreux à s'installer ensemble pour alléger le coût de la vie. De nouveau, l'entraide communautaire apparaît comme une main tendue dans l'adversité et permet à la communauté haïtienne de s'installer durablement à Montréal.

*Je suis arrivé à l'âge du regret. Je me suis toujours dit : un jour, quand je suis arrivé à la retraite, mon rêve, c'était de le partager entre Québec et Haïti. Pour le moment, à cause de [la] violence, à cause des situations qui [se] vivent dans le pays, je ne peux pas y aller. Et beaucoup de compatriotes aussi. C'est la même chose qui arrive à tous ceux qui veulent retourner là-bas. Mais c'était ça, c'était mon rêve.*



Mais pour beaucoup, Montréal n'était censé être qu'une étape dans leur vie. Sur 41 personnes haïtiennes interrogées en 1983, 39 ont répondu avoir le souhait de pouvoir retourner en Haïti. À 22 ans, un lourd bagage sur l'épaule et le cœur confus en regardant sa ville natale, Jean-Ogé ne pouvait se douter que les adieux qu'il lui faisait dureraient si longtemps. Combien d'espoirs ont été brisés par le chaos que le régime duvaliériste a profondément semé dans le pays ? Combien de désillusions y a-t-il eues quand la terreur a été remplacée par le désordre et la corruption ?

*Avant, on l'appelait Haïti : Perle des Antilles. Alors c'était vraiment un beau pays.*

Dans le cœur des Haïtiens, Haïti restera toujours la Perle des Antilles. Qu'ils soient à Montréal comme Jean-Ogé, à New York, à Paris ou ailleurs, leur belle île brillera toujours d'un éclat particulier à leurs yeux et la douceur de la vie qu'ils se sont créés avec patience et courage les aidera à consoler une nostalgie de leur vie d'antan.

# *Zoom sur un passage du livre : le racisme.*

Luchiano Bienvenue et son expérience avec le racisme à Montréal.

Cliquez [ici](#) ou scannez le code QR  
pour écouter le témoignage de Luchiano Bienvenue



Scannez-moi !



# Bibliographie

## Monographies et études spécialisées

Boucard, Alix. *La Communauté Haïtienne de Montréal : Essai de Sociologie*. Lévis, Québec : Fondation littéraire Fleur de lys, 2004.

Cénatus, Bérard, Stéphane Douailler, Michèle Duvivier Pierre-Louis et Étienne Tassin, dirs. *Haïti : de la dictature à la démocratie ?* Québec : Mémoire d'encrier, 2016.

Centre N'a Rive et Direction Générale de l'Éducation des Adultes du Québec. *Alphabétiser En Créole : L'expérience d'alphabétisation au Bureau de La Communauté Chrétienne des Haïtiens de Montréal*. Québec : Ministère de l'Éducation, 1981.

Déjean, Frédéric et Annick Germain, eds. *Se faire une place dans la cité*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2022.

Déjean, Paul. *Les Haïtiens au Québec*. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1978.

Durocher, René, Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain, Tome II : Le Québec depuis 1930*. Montréal : Éditions du Boréal Express, 1989.

Leconte, Frantz Antoine. *En grandissant sous Duvalier : l'agonie d'un État-nation*. Paris : Marrons du savoir l'Harmattan, 1999.

Marchand, Ronald. « Immigration et adaptation des Haïtiens à Montréal » Mémoire de M.Sc., Université de Montréal, 1981.

Maxime, Aurélien et Ted Rutland. *Il Fallait Se Défendre : L'histoire Du Premier Gang de Rue Haïtien À Montréal*. Montréal, Québec : Mémoire d'encrier, 2023.

Mills, Sean. *Une place au soleil. Haïti, les Haïtiens et le Québec*. Québec : Mémoire d'Encrier, 2016.

Pierre-Jacques, Charles, Ginette H. Brochu, Simone Abitbol-Chiche et le Centre de recherches caraïbes de l'Université de Montréal. *Actes du colloque sur l'enfant haïtien en Amérique du Nord : Santé, Scolarité, Adaptation Sociale, 23, 24, 25 Octobre 1981*. Montréal : Centre de recherches caraïbes de l'Université de Montréal, 1982.

Saint-Victor, Alain. « De l'exil à la communauté : une histoire de l'immigration haïtienne à Montréal 1960-1990 » Mémoire de M.A., Université du Québec à Montréal, 2018.

### **Articles de périodiques**

Devienne, Sophie et Sandrine Fréguin. « Libéralisation économique et marginalisation de la paysannerie en Haïti : le cas de l'arcahaie ». *Revue Tiers Monde* 3, 187 (2006) : 621-642.

Dupuy, Alex. « Conceptualizing the Duvalier Dictatorship ». *Latin American Perspectives* 15, 4 (1988) : 105-114.

Labelle, Micheline, Serge Larose et Victor Piché. « Émigration et immigration : les Haïtiens au Québec ». *Sociologie et sociétés* 15, 2 (1983) : 73-88.

Lewis, R. Anthony. « Language, culture and power : Haiti under the Duvaliers ». *Caribbean quarterly* 50, 4 (2004) : 42-51.

Mills, Sean. « Quebec, Haiti, and the Deportation Crisis of 1974 ». *Canadian Historical Review* 94, n°3 (2013) : 405-435.

Morin, François. « Entre visibilité et invisibilité : les aléas identitaires des Haïtiens de New York et Montréal ». *Revue Européenne des Migrations Internationales* 9, 3 (1993) : 147-176.

Rochat, Désirée. « La Maison d'Haïti : Haitian Stories of Resistance and Black Diasporic Activism in Montréal, 1972–1986 ». *Histoire sociale / Social History* 55, 114 (2022) : 325-344.

### **Site Web**

Perspective monde (Université de Sherbrooke). « L'immigration haïtienne au Québec : une histoire d'amour vacillante ? », mis en ligne le 30 octobre, 2018, <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMAnalyse/2056>.